Au Bénin, l’art contemporain entre au musée

LE MONDE | 25.11.2013 à 12h27• Mis à jour le25.11.2013 à 12h29|Par Philippe Dagen

Le musée de Ouidah est le premier consacré à l’art contemporain africain qui se crée en Afrique subsaharienne, Afrique du Sud exceptée. La salle Kifouli Dossou. | © JEAN-DOMINIQUE BURTON

Un nouveau musée d’art contemporain s’est ouvert le 9 novembre : la nouvelle n’aurait rien d’exceptionnel en Chine ou aux Etats-Unis. Mais celui-ci est à Ouidah, au Bénin, et il est le premier musée consacré à l’art contemporain africain qui se crée en Afrique subsaharienne, Afrique du Sud exceptée.

Dès lors, l’événement prend une tout autre ampleur et une autre signification. Alors que les artistes nés en Afrique occupent enfin une place importante en Occident, dans les galeries et, plus lentement en France, dans les musées, il n’existait en effet aucun lieu où ils soient présentés de façon pérenne en Afrique même.

Le mérite de l’initiative revient à la Fondation Zinsou, créée en 2005 par le financier franco-béninois Lionel Zinsou. Né en 1954, ancien de l’Ecole normale supérieure à Paris et de la London School of Economics, cet économiste est d’abord passé par Matignon au temps de Laurent Fabius, puis est devenu associé gérant chez Rothschild & Cie. Il dirige depuis 2009 PIA Partners, important fonds d’investissement français.

Sa fondation s'est d'abord établie à Cotonou, où elle a fait d'un immeuble moderne au centre de la capitale un lieu d'expositions et un centre d'activités pédagogiques très intense.

En huit ans, elle a accueilli 4 millions de visiteurs, les écoliers d'abord, leurs parents ensuite. Parallèlement, la fondation a constitué une collection consacrée aux arts d'Afrique, ceux d'autrefois mais surtout ceux d'aujourd'hui. C'est un dixième à peu près de cette collection qui occupe les salles du musée pour son inauguration.

Celui-ci est établi, non à Cotonou, mais à Ouidah, cité historique. Ville côtière du royaume d'Abomey, elle a été du XVIe au XIXe siècle l'un des principaux points de départ de la traite négrière vers les Amériques, qui assurait la prospérité du royaume. Plusieurs puissances européennes – dont la France et le Portugal – y avaient un fort, destiné à protéger leurs intérêts commerciaux. Ville religieuse, elle a été et demeure liée au culte vodoun – ou vaudou –, au point d'en être tenue pour la capitale mondiale. Après la défaite du roi Behanzin en 1894 et la colonisation française, Ouidah est enfin devenue une préfecture.

Tout ceci se lit dans le paysage et l'architecture – dont celle du musée. Il est établi dans la Villa Ajavon, bel exemple de style afro-brésilien, construite en 1922. On dit « afro-brésilien » car cette période vit le retour du Brésil au Bénin de descendants d'esclaves, qui importèrent le modèle de la villa à toit pagode, ouverte sur l'extérieur et aux plafonds très hauts, afin que l'air circule et que la chaleur se supporte mieux.

Il a fallu un an pour restaurer la Villa Ajavon, assez dégradée, et la convertir en musée aux normes actuelles. Quatorze artistes y sont réunis pour une présentation, qui est appelée à changer à rythme régulier en puisant dans les réserves de la fondation.

DEUX GÉNÉRATIONS D'ARTISTES

Pour l'ouverture, deux générations se côtoient. La plus ancienne, dont la reconnaissance internationale a désormais plus de vingt ans d'âge, est née dans l'entre-deux-guerres : le dessinateur de mythes et de fables ivoirien Frédéric Bruly Bouabré, né en 1923, le photographe malien Seydou Keita, en 1921, son collègue et compatriote Malick Sidibé, en 1935, le peintre et sculpteur béninois, Cyprien Tokoudagba en 1939.

Ce dernier, mort en 2012, est très présent à Ouidah : il est l'auteur des grandes sculptures polychromes très spectaculaires qui rappellent les mythes vodoun le long des rues de la ville et dans sa « forêt sacrée ». On le connaît en France depuis 1989 et sa participation à l'exposition « Les magiciens de la terre » au Centre Pompidou et à La Villette, qui fut la première à dire hautement qu'il y avait des artistes ailleurs qu'à New York, Berlin, Paris ou Tokyo. Bruly Bouabré y figurait aussi. Depuis, tous ont été invités partout, de la Biennale de Venise à celle de São Paulo, en passant par celle de Dakar. Ces « fondateurs » sont représentés dans le musée par des ensembles considérables.

La deuxième génération est née dans les années 1960. Les Béninois Aston, Kifouli Dossou et Romuald Hazoumé y sont rejoints par le peintre congolais Chéri Samba,

le photographe camerounais Samuel Fosso ou le peintre et dessinateur sénégalais Soly Cissé. La plupart sont désormais des artistes internationaux. Les photographies et les bidons changés en masques d'Hazoumé circulent de musées en livres, non moins que les toiles de Chéri Samba et les images cruellement burlesques de Samuel Fosso. Ils se ressemblent sur deux points, indissociables : l'acuité de leur critique sociale et politique et leur décision de travailler en Afrique, à la différence de ceux qui ont préféré s'établir au Royaume-Uni, en France ou en Belgique.

Ce qu'ils ont sans cesse sous les yeux – trafics, misère, corruption, maladies, mémoire de la traite – s'inscrit dans leurs œuvres de façon explicite ou cryptée. Aston a ainsi créé une installation allégorique et tragique à base de mégots, d'allumettes et de briquets, qui s'intitule *Solution finale*.

S'inscrit aussi dans nombre de créations la complexité des liens des artistes actuels avec les arts traditionnels, objets de reprises, de parodies ou de détournements. Tous savent que l'Occident a longtemps qualifié l'art africain de « primitif ». Les pseudo-masques d'Hazoumé jouent subtilement avec cette notion.

Ceux de Dossou aussi, tout autrement. Sculpteur d'une dextérité stupéfiante, il a repris une forme ancienne, le masque « guélédé » des traditions Yoruba et Nago, un visage surmonté d'un cimier. Si ce n'est que les cimiers de Dossou sont des scènes de la vie quotidienne, accident de la circulation, règlement de comptes de truands, agriculture. Les figures taillées dans le bois sont peintes vivement. De loin, elles charment. De près, elles révèlent leur réalisme cru.

En 2011, ces sculptures avaient été montrées à la fondation. Aujourd'hui, celle-ci expose les peintures de Gérard Quenum, Béninois né en 1971, jusqu'ici connu pour ses sculptures – assemblages à partir de poupées européennes récupérées. Elles sont remarquables, mais ses peintures récentes le sont tout autant, art de l'épuration en noir et blanc porté à son paroxysme.

Quenum a commencé à peindre après la rétrospective Jean-Michel Basquiat organisée par la fondation en 2008 et sera du prochain accrochage au musée : une trajectoire qui résume l'importance du rôle que tiennent ces deux institutions, de l'éducation à la diffusion de l'art contemporain en Afrique.